

Chapitre 1 : Pérégrinations après l'échec de la mission CHC

(1995 - 2001)

Au Sahara : le *bled el baroud* plus que jamais

De vulgaires cailloux célestes valant plus que l'or

Algérie, printemps 95 : une deuxième guerre, peut-être plus sale que la première

Où l'on reparle de la dent Doutré et du pas Advus

Un fabuleux "grand tour" planétaire

L'éclipse surprise

La Société du Projet Clipperton sur son atoll

En février 95, après l'échec de la mission CHC, j'avais accompagné Aziza Ahmadi (alias Lalla Tin Hinane) chez elle à Adrar, où elle y dirigeait le Centre d'Entraide Inter-Saharienne (CEIS) ; une organisation caritative au service des réfugiés sahraouis – mais aussi une milice privée particulièrement active dans la lutte contre l'islamisme armé.

La raison en était bien simple : je ne voulais pas retourner dans le monde jovien immédiatement, parce que je doutais de la capacité d'Al & Ber de se débrouiller tout seuls dans la mise en place du Projet Clipperton, d'autant qu'ils avaient choisi l'Océanie comme lieu d'établissement de la colonie pionnière – pour des raisons de discrétion, bien sûr, mais aussi pour leur attachement particulier à R.-L. Stevenson et à Gauguin¹, qui, à la fin du 19^e siècle, tous deux, avaient cru en la possibilité d'un Paradis tropical, là-bas, aux antipodes d'une Europe (et d'une Amérique) où richesse et pauvreté, corruption et vanité régnaient en maîtres.

En prolongeant mon séjour sur Terre, je pouvais, en cas de pépin, leur venir rapidement en aide, ce qui était bon pour leur moral. D'autre part, l'équipage du *Pancolore* n'était pas non plus pressé de repartir, car, compte tenu de nos péripéties imprévues (cf. le *LPC*), il n'avait pas terminé son programme scientifique : rassembler *in situ* un maximum de données relatives aux océans de notre planète.

Au Sahara Occidental la situation restait stationnaire : Indépendantistes et Marocains, pour cause de pression onusienne, respectaient peu ou prou la trêve des armes, tout en restant sur le pied de guerre – dans l'attente d'un référendum sur le sort définitif de l'ex-colonie espagnole...

Cela laissait davantage de temps à LTH pour s'occuper de ses vrais ennemis, c'est-à-dire les islamistes armés, qu'elle traquait dans la région d'Adrar, sinon dans le Sahara algérien tout entier.

Dès mon arrivée à son QG, elle me présenta le commandant Al Makki, un Sahraoui justement, qui dirigeait l'activité paramilitaire – et plus ou moins clandestine – du CEIS.

Celui-ci m'expliqua qu'il coupait aux terroristes l'accès aux sanctuaires de l'Atlas marocain. Je compris également – à demi-mot – qu'à l'occasion, il leur coupait quelque chose d'encore plus vital ! Il faut dire que mes deux ans de sale guerre en Algérie (1959-1961), m'avaient familiarisé avec de telles horreurs (cf. le *LPC*)... et j'avoue avoir accepté les méthodes expéditives du commandant face à la sauvagerie inouïe dont les djihadistes faisaient preuve, même vis-à-vis de la population civile.

Je rappelle à ce sujet, que pour quelqu'un qui connaît l'Histoire de France, cela ne doit le choquer qu'à moitié : une telle cruauté n'était-elle pas commune du temps de nos guerres de religion ? Oui, me direz-vous, mais nous sommes à la fin du 20^e siècle ! Et je vous répondrai que les islamistes sont, mentalement parlant, non pas même au temps du Prophète, mais dans un monde irréel où le crime tient lieu de doctrine – phénomène proche de celui que nous avons connu en Europe avec le groupe Action Directe en France, la Bande à Baader en Allemagne, les Gardes Rouges en Italie...

Conformément à l'accord que j'avais passé avec Aziza, je ne pris aucune part active aux opérations anti-terroristes. D'ailleurs mes déficiences physiques, dues à l'âge autant qu'à la pesanteur terrestre,

¹ L'écrivain écossais à Samoa et le peintre français à Tahiti.

ne me l'auraient pas permis.

Concernant Al Makki, j'eus l'occasion de constater – comme Luc avant moi – qu'il n'était pas un guerrier borné. Il me tint un raisonnement que je faisais moi-même, *mutatis mutandis*, du temps de la guerre d'indépendance : traîner les terroristes devant un tribunal civil ordinaire est une sottise car, dans ce cas, les règles procéduraires normales sont telles que ceux-ci peuvent facilement berner la justice, et même apparaître aux yeux d'une opinion travaillée par leur propagande et terrorisée par leurs crimes, comme des victimes sinon des héros.

Cependant, lui précisai-je en présence d'Aziza, l'humanisme et l'intelligence politique requièrent le respect du prisonnier, qu'il faut tenter de "retourner" par le dialogue, car les brimades et a fortiori la torture, sont des méthodes moralement indignes et finalement contre-productives...

C'est par manque de courage politique qu'à l'époque de la guerre d'indépendance, nos dirigeants (De Gaulle compris) avaient refusé d'accorder aux rebelles le statut de combattants selon les conventions de Genève – même si ceux-ci n'avaient rien à faire des dites conventions et procédaient allègrement à des exécutions, tortures et autres exactions... Bien au contraire, avec l'hypocrisie la plus vile, nos politiciens laissèrent grands et petits chefs militaires, pratiquer la question², avec tous ses dérapages criminels – dont l'assassinat pur et simple.

— Cé difficil' di rrespecté lé drouà di la guèrr' quan y a pa oun' vrrè guèrr', rétorqua Al Makki.

— Il faut pourtant essayer ! Les principes dont je parle sont ceux-là mêmes que l'islam préconise. La raison n'est pas fortuite : Mahomet était chef militaire en même temps que fin politique ; il savait qu'une guerre ne se gagne pas uniquement par la force. Autrement dit, qu'il faut mettre Allah al Rahmân, al Rahîm³ de son côté... d'autant plus que les islamistes les violent, eux ces principes...

— Nous partageons les préceptes dont vous parlez, intervint Aziza. La difficulté c'est de les appliquer sur le terrain, avec des combattants dont beaucoup s'estiment dans l'obligation de venger des offenses personnelles ou claniques selon les coutumes traditionnelles plutôt que selon la loi coranique !

— Pourr mé zomm' *los islamistas armados no estàn criaturas de Allah sino de Satàn* !⁴ conclut Al Makki avec véhémence (quand il perdait patience, il passait souvent au castillan !).

Au cours de cette fin d'hiver là, LTH eut l'obligeance de me balader un peu partout dans le Sahara algérien... ce qui me rajeunit, car c'était la réalisation d'un vieux rêve.

Nous fîmes un court séjour à Tam et en profitâmes pour escalader le Pic Laperrine (Iharène, en tamacheq, la langue touarègue). Aziza avait perdu la trace de Lebielh, l'instituteur itinérant qui l'avait guidée, avec les Advus, au sommet du dit pic. Cependant, grâce aux renseignements des guides locaux, nous grimpâmes par la voie réputée la plus facile... Non sans difficulté, car elle n'avait plus jamais pratiqué l'escalade, depuis cette fameuse équipée de 77 reportée dans le LPC. Et moi-même, je n'avais plus la forme d'autrefois...

Nous allâmes en pèlerinage au Tekouyat, où la plaque-souvenir de la tragédie de Pâques 61 avait disparu depuis longtemps :

— Les vandales, n'ayant visiblement pas réussi à la dévisser, ont cassé le rocher à coups de masse pour la récupérer, s'indigna-t-elle. Et probablement la revendre à des collectionneurs... C'est fou le trafic illicite qui se pratique dans le pays : jusqu'aux météorites qui filent vers le Maroc où elles sont certifiées puis écoulées tout à fait légalement sur le marché mondial, alors que la loi algérienne en fait un bien national inaliénable.

— Heureusement que les Cosmons ne pratiquent pas l'économie marchande, plaisantai-je. Sinon ils ôteraient le pain de la bouche aux pauvres hères qui ramassent ces pierres ici-bas !

— Oh, vous savez, il y a maintenant même des étrangers qui écument le pays pour ce genre de

2 C'est un euphémisme, car la *question* d'autrefois était réglementée et soumise à procès verbal public.

3 Dieu clément et miséricordieux.

4 Les islamistes armés ne sont pas des créatures d'Allah mais de Satan !

cueillette !

En fait, sur ses conseils, j'avais moi-même récupéré le reliquat de pierres célestes non "précieuses" qui restait dans le *Pancolore* pour aller l'écouler à Marrakech. N'ayant pu m'accompagner en personne (on devine pourquoi), elle me recommanda à une "taupe" pro-sahraouie, qui m'aida sur place à ne pas trop me faire rouler. Puis j'envoyai aux fistons, établis provisoirement à Papeete, la majeure partie du pactole ainsi gagné, car ils manquaient de fonds pour monter leur agence de balades touristiques.

À la mi-avril, la chaleur saharienne me devenant insupportable, Aziza m'invita à passer la dernière quinzaine du mois à Tizi-Ouzou, chez son frère aîné Youcef, dont j'avais fait la connaissance pendant la guerre d'indépendance, alors qu'il militait, clandestinement bien sûr, pour le FLN.

Après y avoir songé, je décidai de ne pas retourner à *La Mitidja* – qui ne portait d'ailleurs plus ce nom et dont la maison de maître était devenue méconnaissable, « suite au sinistre de 77 », comme me précisa Aziza (se gardant bien de me faire part de ses soupçons sur l'auteur du dit "sinistre"). À quoi bon, en effet, sachant que je ne reconnaîtrais plus personne et que plus personne ne se souviendrait de moi, à supposer qu'il y eût encore là certain(e)s qui, enfants à l'époque, m'eussent connu – ce dont mon amie doutait, sachant que la plupart des Boualfa avaient fait leur vie ailleurs. Quant à la villa Kalbrès, les lecteurs du *LPC* savent qu'il n'en restait plus pierre sur pierre et que même le "tunnel des trabendistes" avait été comblé.

Peut-être y apercevrait-on quelque paresseuse couleuvre descendante de la Biscia⁵, que Letitia Kalbrès avait domestiquée, à la grande frayeur de Sultane⁶ d'ailleurs, en croupe de laquelle je passais souvent rendre visite à cette femme courageuse et fort cultivée – que la populace locale traitait de sorcière sous prétexte que la villa, où elle vivait seule, abritait un laboratoire.

Je n'oubiai cependant pas la montagne et, avec quelques uns des jeunes du clan Ben Amrane, je retournai au djebel Heidzer pour y escalader la "dent Doutrerive"⁷ – dénomination qui n'avait pas été reportée sur la nouvelle carte d'Etat-Major prêtée par Youcef :

— Bah, je préfère laisser mon nom à quelque chose de plus significatif, fis-je, devant Aziza.

— C'est tout de même dommage : tu as sauvé la vie aux *djounoud* ! s'écria-t-elle, qui, à ma demande expresse, avait fini par me tutoyer.

— S'ils s'étaient rendus à notre régiment, affirmai-je, les malades et blessés auraient été soignés...

— D'après Lucien, en ne fuyant pas, ils seraient tombés sous les balles des paras.

— C'est probable... mais parce qu'ils avaient perdu un temps précieux à exiger notre reddition !

Cela dit, la randonnée me parut plus facile que je ne le pensais : il n'y avait pratiquement plus de glace. Nous avons donc emprunté le couloir direct et non le "pas Advus" (appellation pas davantage reportée sur la carte officielle), que j'estimais d'ailleurs trop dangereux pour ma petite forme aussi bien qu'à cause de l'inexpérience des jeunes.

On parcourut la Kabylie en long et en large, mais toujours sous la protection d'une petite automitrailleuse, grâce au piston de Youcef, qui était ex-chef de gendarmerie. On faisait halte sur les lieux pour lesquels j'avais gardé des souvenirs. Armée et police étaient partout, ce qui n'empêchait pas les attentats GIA pour autant.

Une atmosphère d'insécurité planait donc sur ce malheureux pays, tout à fait semblable à celle que j'avais connue dans ma jeunesse.

Luc, dans le LPC, a déjà souligné les similitudes entre la guerre d'indépendance et la guerre civile, la première étant d'ailleurs également partiellement civile (cf. les harkis, dont des dizaines de milliers, auxquels les autorités françaises avaient refusé l'entrée en Métropole, ont été torturés et

5 Prononcer *bichia*, qui est l'appellation italienne de ladite espèce de reptile.

6 La jument de Mme Boère, ma logeuse à Corso d'En Haut.

7 Voir dans le *LPC*, le récit de la bataille du djebel Heidzer.

exécutés sans jugement après l'indépendance).

À ce sujet, il faut remarquer, pour la vérité historique, qu'une situation similaire avait prévalu en France sous l'Occupation... occultée pendant longtemps par le triomphalisme officiel – phénomène qui dure encore côté algérien, avec l'exagération méditerranéenne en plus : on y affiche toujours le nombre d'un million et demi de victimes, alors que les estimations les plus pessimistes des historiens (non français y compris) n'atteignent pas les cinq cent mille !

Cela nous obligeait à porter chacun son pistolet, pour lequel on avait obtenu un permis via Youcef. À la longue ça devint psychologiquement épuisant, même pour Aziza, qui finit par regretter les grandes randonnées sahariennes où l'ennemi était chassé plutôt que chasseur ! Quant à moi, je n'aspirais plus qu'à une tranquille retraite, si possible au pays natal... Mais avant, il fallait impérativement aller expliquer de vive voix⁸ aux Cosmons l'échec de la mission CHC et justifier le Projet Clipperton.

Le Pancolore terminant son programme de géophysique et géobiologie marines, je pris donc rendez-vous avec son équipage pour la fin mai 95, en Méditerranée.

Au jour convenu, le canot pneumatique, avec à son bord les deux "loups de mer" habituels (cf. le *LPC*) vint me quérir aux environs du cap Tedlès, à l'endroit où nous avons débarqué quatre mois plus tôt, venant d'Amérique.

C'est avec une grande émotion que je me séparai d'Aziza : nous avons fini par nous comporter l'un l'autre presque comme un vieux couple – sans oublier cependant que nos devoirs respectifs envers nos proches primaient...

Au cours du vol vers le monde jovien (qui dura quelque dix mois) je n'eus pas le temps de me morfondre, car il fallut préparer le rapport sur la mission CHC et un vibrant plaidoyer en faveur du Projet Clipperton – tout ça à l'aide de la graphie et de la syntaxe pancosmonnes les plus strictes, car je savais que le document serait diffusé à l'ensemble de la Pancosmonie, laquelle s'étalait sur plusieurs années lumière⁹.

Mon but initial était de revenir sur Terre plus tôt possible, pour avoir quelque chance de goûter aux délices (psychologiques) du pays natal. Mais les collègues de l'IET, ayant réalisé qu'ils n'auraient plus l'occasion d'avoir un autre cobaye humain de sitôt, voulurent tirer un maximum de ma pomme, tant du point physique que psychique. Cela prit deux ans... Puis, pour me remercier, ils me proposèrent le "grand tour", c'est-à-dire le survol de Saturne, Mars, Vénus et Mercure... avant de me laisser sur notre bonne (humm !) vieille planète. Impossible de refuser une balade aussi grandiose, que même un Bill Gates ne pouvait s'offrir !

Ce fut, on s'en doute, un merveilleux voyage de près de trois ans. Le *Pancolore* nous amena d'abord autour du Seigneur des Anneaux, après avoir survolé Jupiter au plus près pour utiliser son effet de fronde gravitationnelle – sans toutefois pénétrer dans son atmosphère, ce qui nous aurait valu une crémation foudroyante.

Je connaissais évidemment de près la planète géante, qui, vue du satellite Europe, distant de 671 000 km, fait environ 12 degrés de diamètre¹⁰, c'est-à-dire environ 24 fois le Soleil vu de notre Terre – alors que le même Soleil, vu du monde jovien, ne fait plus qu'environ six minutes d'angle, soit 120 fois moins que Jupiter, toujours vu d'Europe ! Ne parlons pas d'Io, qui, encore plus proche de notre géante (à 422 000 km), est littéralement bouleversé par le champ de gravité jovien, au point de connaître un volcanisme apocalyptique, qu'il vaut mieux contempler de loin (mais quelle fascination !).

Heureusement les cités cosmonnes sont souterraines – afin d'être à l'abri des météorites qui, là-

8 Façon de parler, puisqu'ils sont sourds et muets !

9 Alors que le gros de la flotte n'était qu'à quelques jours lumière de notre monde.

10 Le diamètre jovien mesure 142 800 km.

haut, présentent un véritable danger pour les constructions de surface... Malgré cela, je préférerais habiter les deux autres satellites galiléens – à savoir Ganimède à 1 070 000 km et Callisto à 1 883 000 km, où la présence de la géante est moins obsédante.

À ce sujet, le lecteur du LPC au fait du monde jovien, me demanderait sans doute pourquoi les Cosmons ne m'autorisaient pas à résider sur les satellites plus lointains encore (sur les 12 satellites notables et non galiléens, il y en a quatre qui sont situés à une vingtaine de millions de km de la planète). La réponse est bien simple : seuls les quatre galiléens ont une gravité significative (de l'ordre de celle de la Lune), et on sait que les Humains ne peuvent vivre longtemps en sous pesanteur¹¹.

Le monde saturnien apparut évidemment spectaculaire. Mais nous restâmes à l'extérieur des anneaux, car les manœuvres pour passer entre eux et la planète étaient trop coûteux en temps et en antimatière... et leur traversée présentait trop de risques de collision. Par contre, on frôla l'atmosphère de Titan, qui partage, avec Ganimède, le record de taille satellitaire...

Il ne fut pas question – pour les mêmes raisons de temps et de carburant – de poursuivre vers Uranus. Nous revînmes donc en direction du Soleil et survolâmes Mars à quelque 50 km d'altitude – plus bas aurait été dangereux, non pas à cause du mont Olympe qui s'élève à plus de 20 km au-dessus du sol de référence, mais à cause de l'échauffement dû au résidu atmosphérique¹², aussi ténu soit-il. Là encore, pour une observation plus détaillée, il aurait fallu réduire notre vitesse... avec les mêmes inconvénients rédhibitoires. À vrai dire, les archives cosmonnes (accessibles via le Pan-Réseau Informationnel) contenaient une icono-vidéothèque complète de la planète rouge, et puis je pouvais utiliser le télescope de bord...

L'attrait dû à la ressemblance avec maints paysages désertiques (dont le Sahara, que je connaissais assez bien) de notre vieille Terre se confirmait. Oui, sa colonisation pouvait devenir une utopie régénératrice pour les Humains, surtout si l'accélération de l'effet de serre devenait irréversible ici-bas, conduisant inéluctablement à la vénusation¹³ !

Justement, Mars dépassée, c'est sur Vénus que nous mîmes le cap. La planète au nom si suave et à la robe d'une blancheur éclatante qui laisse supposer un corps de rêve, est un véritable enfer : atmosphère essentiellement composée de dioxyde de carbone, nuages d'acide sulfurique, le tout tellement épais et lourd, propre à faire régner au sol une sombre pénombre en plein jour, une température supérieure à 400° C et une pression d'environ 90 atmosphères terrestres !

Nous survolâmes donc la planète blanche de beaucoup plus haut : 200 km au-dessus du sol. Les Cosmons, tout comme les Humains, la connaissent beaucoup moins que Mars. Eux-mêmes éprouvent des difficultés à faire fonctionner des sondes exploratoires dans ce rude environnement. Nous pûmes cependant observer le sol dans le spectre des microondes grâce aux radars de bord.

Enfin, poursuivant notre course vers le Soleil (toujours selon des trajectoires de moindre consommation, qui ne sont, dans l'espace, jamais des droites, mais des courbes utilisant au mieux les champs de gravité des corps célestes), nous atteignîmes Mercure, dont la similitude des paysages avec ceux de la Lune est frappante.

Sachant que le but du projet Clipperton est l'établissement d'une colonie terrienne sur la petite planète – plus précisément à son pôle nord –, nous freinâmes pour nous satelliser sur une orbite polaire elliptique, survolant le dit pôle à environ 20 km d'altitude. Nous aurions pu descendre plus bas et même atterrir bien sûr, mais nous y renoncâmes toujours pour les mêmes raisons. Nous ne pûmes donc vérifier directement la présence de glace dans les creux polaires, mais une sonde cosmonne *ad hoc* avait détecté la chose dans les années 80 – fondamentale pour le projet de colonie.

11 Le *Pancolore* dispose d'une cabine centrifugée créant une gravité artificielle de 0,5 g, utilisée également par les Cosmons, qui n'aiment pas non plus l'apesanteur permanente.

12 Pour une densité donnée de l'atmosphère, l'échauffement est proportionnel au carré de la vitesse du véhicule.

13 C'est dommage pour la renommée de la déesse, mais ce néologisme me paraît, en l'occurrence, fort utile !

On sait (cf. le LPC) que les raisons principales de ce choix pour l'implantation de la future colonie humaine sont : une pesanteur tolérée par l'Homme, la présence d'eau et la disponibilité d'une source d'énergie renouvelable. Ce qui est bien le cas pour les pôles de Mercure :

– Sa gravité fait 38 % de celle de la Terre – pratiquement comme celle de Mars.

– Elle reçoit 6,7 fois plus d'énergie solaire par mètre carré que la Terre (et 15,4 fois plus que Mars).

– Son axe de rotation étant strictement perpendiculaire à son orbite, les rayons solaires rasant ses pôles en permanence, contrairement à la Terre ou à Mars. Il suffit donc que les capteurs soient situés sur une hauteur adéquate et suivent la ronde du Soleil (qui n'est pas uniforme, car la rotation de la planète autour d'elle-même et sa "révolution" autour du Soleil ne se font pas au même rythme¹⁴).

– Si l'on ajoute que l'absence de vent permet d'ériger des panneaux gigantesques, le tout électrique est la solution idéale, sachant que les habitations, elles, doivent s'enterrer – absence d'atmosphère et présence de rayons cosmiques obligent.

NB : je laisse à la perspicacité du lecteur la raison du choix du pôle nord plutôt que le pôle sud !

Par contre, j'ai mieux réalisé que l'absence totale d'ensoleillement dans ces dépressions géographiques était certainement propice aux dépressions psychologiques...

Alors mes amis Cosmons vinrent à mon secours :

— Qu'à cela ne tienne, me dirent-ils, l'énergie quasi gratuite leur permettra de prendre le métro¹⁵ aussi souvent qu'ils le souhaitent pour monter voir le soleil aussi bien que la Terre à travers un vitrage !

Afin de rejoindre la planète bleue le plus rapidement et économiquement possible, nous utilisâmes évidemment le champ de gravité solaire. Nous fonçâmes donc dans la direction de Phébus puis le contournaâmes à bonne distance (quelque 10 millions de km), pour éviter les flux trop intenses de particules et autres photons énergétiques qu'il projette en permanence – sans parler de ses gigantesques éruptions aléatoires, que nous évitâmes.

C'est alors que nous atteignîmes le record de 15 km à la seconde¹⁶. Mais l'on n'en a pas conscience car, même à cette vitesse, les astres ne bougent pas à vue d'œil.

On finit par frôler la Lune – archiconnue mais toujours aussi poétique – avant d'aborder ma Terre bien aimée...

Les événements astronomiques m'ont toujours intéressé au plus haut point, ne serait-ce que par l'impact qu'ils peuvent avoir sur l'Humanité et/ou la Cosmonité. On se rappelle le danger que les débris de la comète Shoemaker-Lévy avaient fait planer sur le monde jovien – et donc les cités cosmonnes – en 94. Mais une éclipse terrestre du Soleil par la Lune me paraissait une chose si banale que je n'avais pas pris la peine de me renseigner sur la question...

L'équipage, à qui aucun événement spatial n'échappait – les éphémérides s'affichaient en permanence sur leur écran de bord – m'en réserva donc la surprise et le phénomène s'avéra d'autant plus spectaculaire que je ne m'y attendais pas !

Le jeudi 21 juin, aux alentours de 12 heures TU, le *Pancolore* se satellisa sur l'orbite géostationnaire, à la verticale du Gabon. Autant dire que j'observais, depuis un bon moment déjà, notre Terre, qui mesurait maintenant 0,3 radians (17° ou 34 diamètres de Lune, environ) et ne bougeait plus.

En fait, le Pancolore n'ayant pas de hublot, je la voyais sur un écran qui affichait l'image donnée par le télescope de bord, et c'est lui qui donnait la dimension du champ de vue en radians, qui est la seule unité d'angle des Cosmons.

14 Les deux périodes sont liés par le rapport remarquable 2/3, qu'explique la domination gravitationnelle du Soleil.

15 Les "routes" entre lieux différents seront, en fait, des tunnels – protection contre les rayons cosmiques oblige.

16 La vitesse de "libération" hors du champ de gravité solaire est de 16,4 km/s.

J'avais évidemment l'autorisation de piloter l'instrument.

— Ne vois-tu¹⁷ rien de spécial dans l'Océan Atlantique ? M'interrogèrent par gestes les amis.

En scrutant attentivement, je réalisai qu'il y avait, au large de la côte angolaise, comme un trou oblong de plusieurs centaines de kilomètres d'envergure, dont le fond était complètement noir, par rapport au bleu sombre de l'océan. Ce trou se déplaçait vers le continent. Je ressentis un frisson dans le dos : un ras de marée ? Mais comment expliquer cette forme ?

Ayant tourné ma mine angoissée vers les Cosmons qui m'entouraient, ceux-ci hoquetèrent bruyamment, manifestant ainsi la joie d'avoir réussi leur surprise :

— C'est l'ombre de la Lune sur la Terre ! gesticulèrent-ils de conserve.

Effectivement cette ombre s'arrondit progressivement, aborda bientôt le continent africain et le traversa lentement – à plus de 2 000 kilomètres à l'heure, quand même, au niveau du sol. Au fur et à mesure que ladite ombre avançait vers l'est-sud-est, elle s'ovalisa de nouveau, faisant davantage ressortir le relief de la région... Finalement, s'étirant de plus en plus, elle disparut au large du Mozambique, en plein océan indien. Le vaisseau entama alors sa descente...

J'étais habitué à voir le passage – très fréquent – des ombres des satellites de Jupiter sur ses nuées, mais la chose ne m'émouvait pas autant que de voir notre malheureuse planète balayée ainsi par l'obscurité, comme pour rappeler, métaphoriquement parlant, que la nuit peut arriver en plein jour ! Je viens d'écrire malheureuse, mais c'est horrible qu'il faudrait employer en pensant aux massacres que venaient de perpétrer les islamistes en Algérie, pays qui, *volens nolens*, avait gardé dans mon cœur – et dans celui de beaucoup de concitoyens —, comme un parfum de vieille province française aux charmes orientaux...

[On se rappelle en effet que des centaines de gens quelconques (femmes et enfants compris) avaient été assassinés en 97 par les Intégristes musulmans, en particulier dans les villages de Bentalha, Rhâis et Beni Messous. Une dizaine de moines français avaient également été égorgés... Cela uniquement dans le but de terroriser la population et faire plier les pouvoirs publics... Une tactique déjà pratiquée, quarante ans plus tôt, par le FLN.]

La descente se matérialisa par le grossissement du champ de vue.

L'Afrique disparut derrière nous alors qu'on devinait, sur notre avant-gauche, le sous-continent indien masqué par les nuages. Lors de la traversée de la haute atmosphère, la coiffe de protection thermique du cockpit dépassa les mille degrés Celsius, mais la température intérieure ne bougea guère.

Toujours sur l'équateur, on survola successivement l'océan indien, l'Indonésie puis la Micronésie. Arrivé aux abords des Îles de la Ligne, le *Pancolore* amerrit puis se plaça – comme les lecteurs du *LPC* le savent – verticalement, seul le nez du vaisseau émergeant des flots.

C'est là que j'avais rendez-vous avec Al & Ber. Il était autour de 4 heures TU du vendredi 22 juin – franchissement de la ligne de changement de date oblige¹⁸.

Ces quelques heures de descente, je les avais passées dans une sphère de survie, conformément au règlement. Mais la chose ne me gênait pas, bien au contraire : on y baigne dans un silence reposant propice aussi bien au sommeil qu'à la lecture, ou au suivi des opérations grâce au réseau vidéo.

Dès que le *Pancolore* fut stabilisé, je m'extrayai de ladite sphère, me douchai, préparai mes affaires puis pris une collation qui, compte tenu de l'heure locale, devint un petit déjeuner.

Les fistons se pointèrent comme prévu vers cinq heures. Sur l'écran, je suivis l'approche de leur catamaran – une dizaine de mètres de long pour autant d'envergure. Une fois à bord du vaisseau, ils donnèrent l'accolade à l'équipage, dont ils connaissaient la plupart des membres. Puis vint mon tour de dire un au revoir aux collègues (ils l'étaient tous devenus, au cours de ces trois années de

¹⁷ Le vouvoiement n'existe pas chez les Cosmons.

¹⁸ L'équipage était parfaitement au courant du calendrier et de la mesure du temps ici-bas.

navigation interplanétaire), qui promirent de m'attendre quelque temps dans le coin avant de m'emmener en Méditerranée.

L'âge avait encore atténué la similitude entre les fistons : ils pouvaient maintenant passer pour de banals frères, d'autant qu'ils s'habillaient différemment et qu'Al ne portait plus la barbe, parce qu'elle déplaisait à sa vahiné, plaisanta-t-il.

L'îlot – sur lequel ils s'étaient établis après leurs déboires à Tahiti avec le système clientéliste sinon mafieux mis en place par le clan Flosse (nom du potentat local) – était un mini-atoll inhabité, d'environ deux kilomètres de diamètre, faisant partie de l'Archipel de la Ligne ; lequel se trouve quelque deux mille kilomètres à l'est du méridien 180°. L'archipel en question, tout comme ceux des îles Phoenix et Gilbert, faisant partie de l'État de Kiribati.

Ce jeune État, fruit de la décolonisation, comprend une trentaine d'îles dont la superficie totale est d'environ 700 kilomètres carrés¹⁹, mais répartis sur cinq millions de km carrés, c'est-à-dire 9 fois la surface de l'Hexagone. Si l'on ajoute que la population totale ne dépasse guère les cent mille âmes – pratiquement toutes éligibles au Paradis chrétien depuis qu'elles ont renoncé à consommer du Chrétien, justement –, on réalise les gisements de solitude qui caractérisent encore ces contrées, même si quelque club Méditerranée ou assimilé s'y est établi...

De plus, et contrairement à la Polynésie française, au Kiribati il n'y a pas qu'un seul clan qui fait sa loi, mais une multitude, qui se neutralisent les uns les autres, ce qui permettait à la Société du Projet Clipperton (ou Clipperton Project Society²⁰) de vaquer tranquillement à ses utopies... Humm, tranquillement, c'est trop dire, car les colons connaissaient des problèmes de pénurie et de discipline communautaire – mais, à vrai dire, une excellente initiation à la vie extraterrestre, qui serait tout sauf un club Méditerranée...

19 Soit la superficie d'un cercle de 30 km de diamètre !

20 La langue officielle de la République du Kirabati est l'anglais.